

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 francs
Six mois	3 —
Trois mois	1 — 50

Adresser tout ce qui concerne le journal
A L'ADMINISTRATEUR

ADMINISTRATION & RÉDACTION

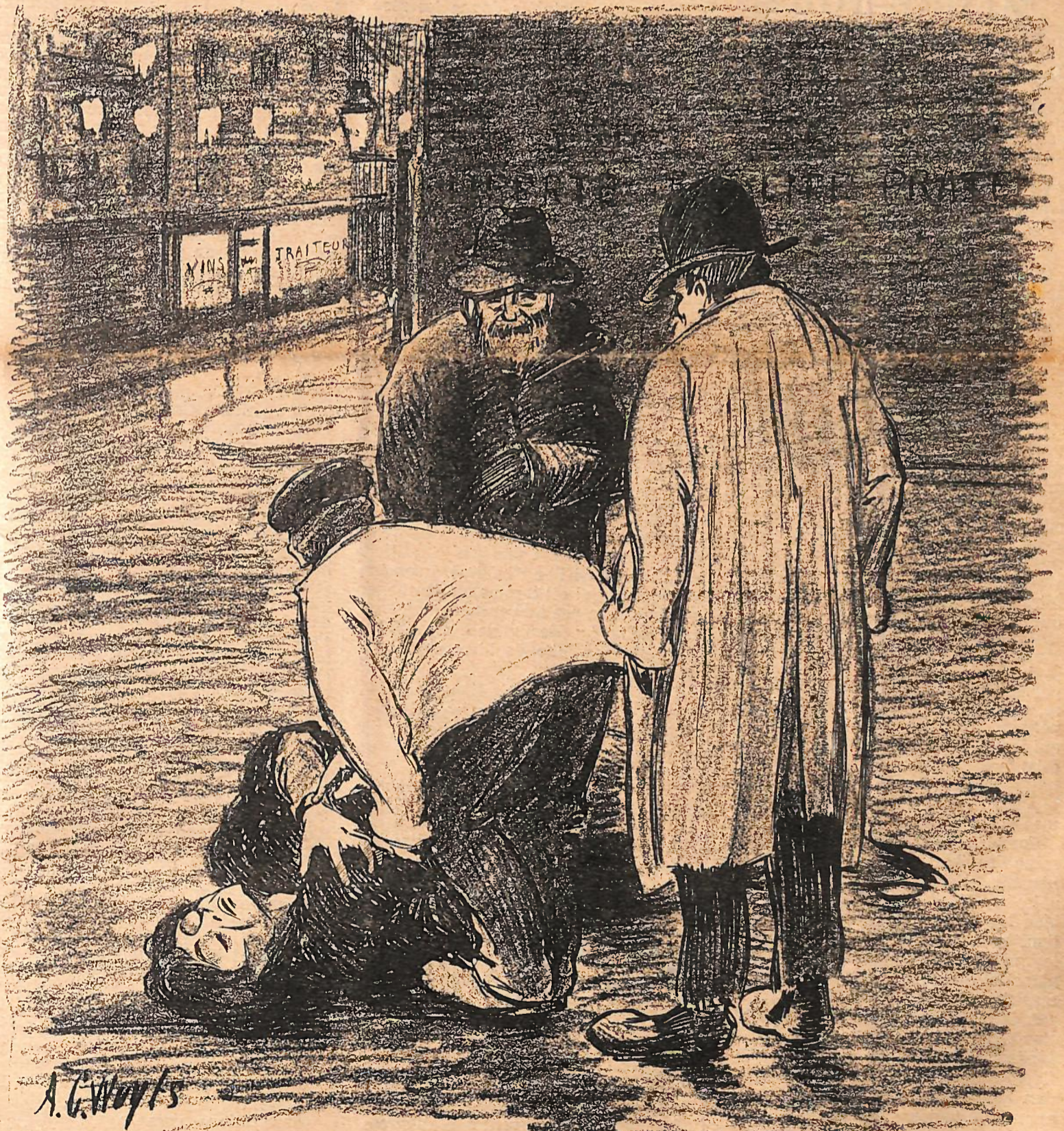
17, rue du faubourg Montmartre, PARIS

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an	8 francs
Six mois	4 —
Trois mois	2 —

Adresser tout ce qui concerne le journal
A L'ADMINISTRATEUR

RÉVEILLON



A.G. Weyls

— Encore une qui est morte de faim
— On trouve plutôt ça qu'un jambon !

A partir du 1er janvier 1900, paraîtra, chaque samedi à Paris, et chaque dimanche en province, une petite brochure entièrement rédigée par Sébastien Faure,

Les Plébéiennes

PROPOS D'UN SOLITAIRE

Tel sera le titre de cette publication hebdomadaire dans laquelle

SEBASTIEN FAURE

examinera, sous une forme simple et populaire, les faits saillants de la semaine.

Le premier numéro des « Plébéiennes » paraîtra le samedi 6 janvier 1900. En vente partout.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous commençons aujourd'hui, aux pages 6 et 7, en feuilleton, la publication de

MANGE-TOUT

une nouvelle de

L. Xavier de Ricard

dont le talent et la largeur d'idées sont si connus et si appréciés de tous.

DE L'ÉDUCATION

On s'étonne que la plupart des hommes aient si peu d'initiative, et qu'ils soient tout disposés à suivre toujours quelqu'un, à n'avoir pas d'idée personnelle. Comment en pourrait-il être autrement avec l'éducation qu'actuellement on donne aux jeunes ?

On enseigne à l'enfant le respect absolu, idiot, de toutes choses ; on lui apprend à ne jamais discuter ce que lui dit le père, la mère, le professeur... Si un ordre donné n'est pas exécuté aussitôt, si la moindre objection est élevée, on le gourmande, on le menace : « Allez, monsieur, vous êtes un vilain raisonneur ; apprenez que lorsque vos parents vous disent quelque chose, vous devez faire ainsi, car ils ont plus d'expérience que vous ». Et l'enfant, dont l'esprit est toujours en éveil, dont le cerveau toujours travaille, qui a soif d'apprendre... et de savoir, s'entend toujours répondre par des arguments semblables. Il se lasse, son cerveau s'endort. Il devient le petit garçon ou la petite fille bien sage qui jamais plus ne raisonnera. On a, de cette façon, le jeune homme bien gentil qui, plus tard, fera le « bon soldat » puis le « bon citoyen »,... machine à tuer..., machine à voter...

Comme si raisonner n'était pas la plus saine des choses, comme si le « raisonnement » n'était pas le seul indice de notre supériorité sur les animaux ! Combien de gens qui, avec ce genre d'éducation, sont aujourd'hui de bonnes brutes qui travaillent, boivent, mangent, digèrent et dorment, passant dans la vie sans rien produire d'utile !

A élever l'enfant, dont le cerveau est une cire molle, comme on le fait actuellement, on tue en lui toute initiative. Au lieu de le conseiller, de le guider, en développant ses facultés, on lui apprend à toujours douter de soi, et le résultat, qui est néfaste, influe sur toute l'existence de l'homme. Combien n'osent rien entreprendre parce qu'ils craignent, ils ont peur, ils se défont d'eux-mêmes... Que de grandes choses sont

restées dans le néant, qui auraient vu le jour sans cette méthode criminelle !

L'enfant doit être bien sage et, surtout, bien obéissant. L'obéissance forme la base principale de l'éducation actuelle, et enlève toute volonté... créatrice du Beau.

Ce qui manque le plus à notre génération, c'est une volonté. Les hommes qui, dans tous les quartiers, créent en ce moment des Universités populaires, l'ont si bien compris qu'ils n'ont qu'un but : Donner une volonté au peuple.

(Ainsi, on est obligé de refaire à l'homme son éducation pour essayer de corriger et d'anéantir l'éducation fautive reçue par l'enfant !)

Combien de fois n'ai-je pas entendu dire par des parents : « Cet enfant a une volonté incroyable ; c'est un volontaire, mais je le briserai. »

Volontaire, raisonneur, voilà les deux épithètes que l'on accole aux enfants comme une « bonne d'âne », alors qu'elles leur devraient être un titre de gloire.

L'éducation actuelle donne les résultats que, *de visu*, nous avons déjà pu constater. Une génération de suiveurs, de moutons, de soumis... On a brisé leur volonté !

En une fable charmante, un jeune poète dont le talent promettait beaucoup et qui, trop tôt, a été enlevé à l'affection de ceux qui le connaissaient, montrait d'une façon saisissante le danger de l'éducation autoritaire.

Un enfant, en voulant « mettre droit » un arbuste qui poussait « légèrement penché, dans une inclinaison charmante », l'a brisé. Et son père, déjà près de lui, le gourmande, puis :

Mais je te dresserai d'une façon si franche !...
Et comment as-tu fait pour briser cette [branche ?...
« C'est en la dressant », dit l'enfant.

Craignons qu'en brisant la volonté de nos enfants, nous ne les brisions du même coup.

Du reste, respecter tout ce qui existe est essentiellement contraire à la science à la nature, aux lois d'évolution.

L'insurrection contre toutes les réalités oppressives est une des conditions du progrès. Si l'on s'habitue à considérer tout ce qui est comme un dogme, on ne cherchera pas à aller au-delà, à trouver mieux. La découverte d'aujourd'hui n'est-elle pas faite de l'irrespect de la découverte d'hier ?

Pour faire des générations saines et fortes, pour faire les hommes libres de la Société de demain, apprenons à nos enfants à raisonner, créons-leur une volonté !...

IDAN EHRLY.

L'actualité nous force à remettre à la semaine prochaine le document photographique dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Pour ce Noël...

Pour ce Noël vous n'aurez pas le décor attendu, l'envol de la neige candide, l'innocence de l'enfant, la sagesse de l'âne et du bœuf. Non plus le poème des cloches frémissantes d'allégresse, ni la table familiale, ni l'attendrissement des réveillons copieux, ni le baiser de paix. Chantez hosanna, hercez-vous de romances, en signe de joie buvez les vins, mangez les viandes, je ne

suis pas de votre fête. Car, cette nuit-là comme les autres, vous serez égoïstes, lâches, menteurs et pharisiens. Car, cette nuit-là comme les autres les prêtres souilleront dans la maison du riche leur robe de pauvreté. Car le juge comptera combien peut lui valoir la condamnation du faible, l'acquiescement du fort. Et toi marchand, prôneur d'honnêteté, tu chercheras devant l'oie rôtie par quelle fraude nouvelle ta recette s'augmentera demain. Les généraux estimeront ce qu'une tuerie ajoutera de galons à leur tunique, de crachats à leur poitrine. Car cette nuit-là comme les autres, les femmes au lit nuptial rêveront d'adultères, et la vierge, fille des confréries, n'hésitera que dans le choix d'un amant. Et la jeunesse intelligente, votre orgueil, celle que vous éduquez, en qui repose votre espoir, roulera crapuleuse après les bals et les beuveries, aux ruisseaux. Car dans cette nuit que vous dites clément, il y aura par le monde des dols, des oppressions et des douleurs. Quand le feu clair brillera dans la chambre close et chaude, penserez-vous aux routes sinistres où bleuit le vagabond, à l'âtre noir des miséreux ? Quand sur la nappe étincelante les mets fumeront, penserez-vous que des entrailles sont vides, que des mains se crispent dans les angoisses de la faim ? Quand vous rirez à votre famille, penserez-vous aux lamentables prostituées en quête du gîte et de la pâture ? Car dans cette nuit si clément, penserez-vous que chacune de vos jouissances est teinte de sueur et de sang ? Je ne suis pas de votre fête. Le bien-être dont vous vous entourez se paie trop cher ; trop d'esclaves sont à la mine, aux machines, à la glèbe ; pour un poisson rare la mer a trop de tempêtes. Chantez hosanna, le peuple se rue aux alcools où l'on oublie, vous faites les lois, et vous avez des prêtres, des prisons et des soldats. Buvez les vins, mangez les viandes, derrière l'étable de grâce, se profilent potences et guillotines, et dans cette nuit clément, soyez égoïstes, lâches, menteurs et pharisiens.

Christ blême, du haut de ton calvaire, lorsque la mort t'apparut parmi les ombres tragiques du couchant, as-tu bondi sur la croix, de ton sacrifice inutile, as-tu hurlé de désespoir dans la vision du désastre de ton œuvre ? Tes yeux saignants ont-ils fixé avec épouvante la marche de ta parole à travers les siècles et les nations ? Et si tu étais bon Christ humain, n'as-tu pas crié ton reniement, et ne fut-ce pas ton plus intolérable supplice que ta voix se perdit impuissante dans le silence ? L'horreur de ton agonie s'est accrue des tortures qui furent souffertes en ton nom. Les flammes des bûchers crépitèrent autour de ta chair, tes os se rompirent sur la roue, tu tressautas du froid aigu de tenailles et des pinces. Tu vis les meurtres, les massacres, le heurt énorme des races, les cadavres, et ta conscience en révolte maudit-elle les interprètes, les suivants de ta doctrine ? Les félonies, les mensonges des successeurs des apôtres te poursuivirent-ils d'un épouvantable cauchemar jusqu'aux ultimes convulsions ? On te fit le châtreur de l'humanité ; tes dogmes s'instituèrent les geoliers de la pensée. Regarde l'immense foule asservie qui rampe dans la crainte des châtements promis à ceux qui s'insurgent contre la Foi ? Tu leur as dit d'être humbles, d'être soumis, d'obéir aux maîtres, de rendre à César ce qui est à César ; ils sont humbles, ils sont soumis, ils tremblent devant les maîtres ; tu leur as volé leur dignité d'être, tu les as retranchés de la terre.

O Christ de résignation, tu n'es pas le nôtre...

Nous allons vers la vie entière et splendide, nos épaules ne veulent plus de fardeaux. Les passions sont belles, nous nous exaltons dans la nature notre mère et notre maîtresse.

Celui qui viendra clamera : Gloire à

l'homme, qu'il aille par la terre libre, sans maîtres et sans lois. Les passions sont nobles, qu'il ait l'orgueil de la vie, qu'il se crée du bonheur, hors la crainte des Dieux. Le monde est à lui, qu'il jouisse selon ses destinées, et si, trop longtemps, les égoïstes, les menteurs et les pharisiens règnent et entravent, je serai, par un soir de pourpre, parmi les flammes, le fracas des maisons qui s'écroulent, dans le vent de la destruction, le grand pacificateur.

Et quand parfois le peuple semble se souvenir, nous l'attendons, nous l'implorons ! ô Messie rouge, Messie de Haine, Messie d'Amour.

LOUIS LUMET.

AMICALEMENT

Le « Journal du Peuple » ayant suspendu sa publication, il est sans utilité de poursuivre les explications que j'avais jugé à propos de fournir au sujet des campagnes menées, des attitudes prises dans ce quotidien.

J'ajoute que je suis fermement résolu à ne plus répondre à certaines perfidies.

Qu'il plaise à quelques-uns de consacrer le numéro entier d'un journal prétendu anarchiste à faire le procès d'un organe anarchiste et de ses rédacteurs, c'est leur affaire.

Quant à moi, je noircirai du papier en vue d'une autre besogne, et j'estime que cela vaudra mieux.

SÉBASTIEN FAURE.

LES TÊTES DE PIPES

Le Travail

Dans un de ses livres, Courteline a délicieusement décrit quelques-unes des utiles besognes auxquelles se livrent, en leurs bureaux, quand ils daignent y venir, les employés de nos ministères. Le travail quotidien comporte cinq heures de bureau, croit-on ; mais, s'il est un règlement qui le dit, sans doute y a-t-il des clauses additionnelles qui interdisent l'arrivée des employés pendant, au moins, une heure après celle fixée, et les obligent à partir une large demi-heure avant que ne sonne la cinquième.

Une présence de trois heures et demie environ est donc consacrée par nos employés aux affaires ministérielles. On sait comment. L'employé arrive d'abord tout naturellement. Il se décoiffe avec précaution, procède méthodiquement à l'enlèvement de son pardessus, puis de sa jaquette ou redingote. Il revêt avec une énergique lenteur la veste de courageux labeur, la veste de bureau. Ceci fait, il respire longuement, se décide à trouver quelques collègues, cause, s'informe, jabote ; c'est l'obligatoire conférence pour être au courant des faits, des potins, des cancans, des choses ministérielles, enfin, et ultra-ministérielles. Ensuite, il exhibe de ses poches son ou ses journaux favoris et commence une lecture pondérée, laborieuse. Cette lecture prend fin et c'est alors que doit commencer la véritable besogne, la plus rude, celle qui doit mener jusqu'aux environs de la quatrième heure où il sied de s'apprêter à sortir, d'opérer le dévêtement de la veste de bureau, de se rompuiller dans sa jaquette, de se rengainer dans son pardessus, en des mouvements de prodigieuse patience, de frotter méticuleusement la soie — ou la paille — du chapeau, de s'en coiffer et enfin de partir.

En ce temps, plus ou moins appréciable, de véritable besogne, comme je le dis, chaque employé se donne à la sienne particulière. Au milieu des dossiers, des cartons qui encombrant on n'a jamais su pourquoi — les bureaux, les employés se jettent à corps perdu dans leur travail. Les uns font des lettres ou des arts, écrivent des romans commettent des vers — les malheureux ! — rédigent leurs mémoires, exécutent des dessins, des aquarelles ou modèles de figurines de pastiline ou de cire d'autres se livrent à toutes sortes de petits métiers manuels qui se peuvent imaginer,

menuiserie, mécanique, serrurerie, etc. Les plus fougueux prennent de l'exercice, font de l'escrime, de la boxe, de la gymnastique, voire de l'acrobatie. Les plus simples se tirent les cartes, alignent des réussites ou bien encore s'exercent à prendre des bains de pieds continus. Enfin, tous s'ingénient à remplir leurs fonctions de scribes gouvernementaux d'une façon telle, qu'on se demande pourquoi l'Etat qui emploie ces braves gens leur demande — timidement, il est vrai — de venir jusqu'en ce grand bâtiment maussade pour se livrer à des « travaux » qu'ils pourraient faire plus commodément chez eux, et ne leur porte pas tout simplement leurs appointements si bien gagnés à domicile. A telle enseigne, des gens de méchante foi, sans doute, demandent aussi à quoi bon des employés de ministère. Sans vouloir démontrer à des grincheux qu'il faut à la fois employer les deniers publics et les fils de famille, je veux dire que j'eus bien de l'honneur à connaître un employé du ministère qui fut quelque peu mon ami.

Omer Dupieu — ainsi se nommait-il, mais sans en tirer vanité — était un garçon très heureux. Il avait, en province, un petit bien qu'un sien oncle faisait prospérer et qui, bon an, mal an, lui rapportait quatre mille livres de revenus. Ses écolages du ministère lui en assuraient autant. Bref, il pouvait, comme il le disait justement, « grignoter tous les jours un morceau de pain... avec quelque chose dessus. »

Omer se déclarait heureux, quoique célibataire ; « à cause de cela », plaisantait-il. Son sort était vraiment assez enviable, et bien d'autres de mes amis s'en fussent contentés pour se trouver heureux. C'était un sage menant calmement sa vie, mangeant bien, logeant confortablement, comme je voudrais vous l'assurer à tous.

Au bureau, il sculptait des têtes de pipes, dans du bois de cerisier ou de bruyère. C'est un travail aussi artistique qu'un autre, vous n'en doutez pas, et utilitaire, paraît-il. D'ailleurs, il s'y entendait fort bien et taillait aussi gentiment la tête d'un mendiant que celle d'un président de République ou d'un roi, celle d'un sot aussi délicatement que celle d'un homme d'esprit.

Omer aimait le travail, il le proclamait, et les seuls jours où je le voyais morose, étaient ceux où il ne se rendait pas à son bureau. Ces jours formaient un bon total toutefois au bout de l'an, soit que ce fût des dimanches ou fêtes légales, — étrangement multipliés en le calendrier administratif, — soit que, sous un prétexte futile, il ne se fût pas rendu au ministère ou qu'il eût obtenu un de ces longs congés qui n'empêchent pas le... chômeur (comment diriez-vous autrement ?) de toucher exactement ses appointements.

Omer s'ennuyait ces jours ; pourtant il ne pouvait s'empêcher de les faire le plus nombreux possible : « C'est, me disait-il, un désir mauvais comme celui qui oblige certaines gens à ingurgiter d'atroces alcools dont ils trouvent le goût exécrable et qui les torture après. C'est une sorte de passion morbide dont l'assouvissement est un malaise et qui ne laisse qu'amertume et rancœur. Au fond, je ne sais rien de sain et de bon que le travail. Lui seul donne la joie et le bonheur. L'oisiveté, c'est la source de l'ennui, du mécontentement de soi qui fait les pensées méchantes et incite aux actes pires. C'est pour cela que l'oisiveté est — comme le disent les moralistes — la mère de tous les vices. Le travail seul est vrai. Je sens, moi, que je ne pourrais pas vivre sans travailler ».

Un jour je lui demandai, candide, selon que j'ai coutume d'être : « Mais, cher Omer, êtes vous bien certain que vous travaillez, vous ? Votre labeur au ministère, me semble plutôt un mythe. Vraiment, quelques heures, — trois à peine, de présence en un bureau, tout ministériel soit-il, ne me semblent constituer, surtout de la manière dont vous les employez, un effort qui se puisse qualifier de travail. J'en ai entendu assez conter, vous-même m'en avez assez dit, pour que je puisse dire que vous ne fichez rien, au ministère. Avouez donc que vous n'y fichez rien ! »

Omer se mit à rire, d'un bon rire gai et franc, tendant le doigt dans la direction d'un râtelier qui supportait une collection invraisemblable de pipes dont il avait sculpté le fourneau, il s'écria, non sans une pointe de commisération à mon égard :

« Montrez-en donc autant, monsieur le griffonneur. N'est-ce pas un travail que tout cela et n'est-ce pas au bureau que je l'ai fait ? D'ailleurs que veulent dire les

trois cent trente trois francs trente-trois centimes un tiers que je vais toucher tous les mois à la bonne caisse de l'Etat, sinon que c'est le salaire de mon travail ? Touchez-vous, en quelque caisse que ce soit, une telle somme pour les vaines écritures que vous faites, monsieur l'écrivain ? »

L'HOMME.

Paroles, la veille de Noël

C'est encore Noël. Dans ma cervelle, les souvenirs tintent. Noël, l'anniversaire de ta naissance en l'étable, ô Jésus, à qui les mauvais hommes disent : Seigneur ! — Les souvenirs tintent, comme clarines de vaches rentrant au crépuscule. Où sont-elles, dans la paix de la maisonnée bienheureuse, où sont nos naïves lieses d'antan ?... Noël. La nuit, la bise heurtant aux volets et aux grilles, la lune frileuse, et la neige, et le loup... Sur les antiques chenets de fer, le « coke » flambe, donnant et chaleur et lumière. C'est aussi l'allégresse frissonnante des vieilles chansons de village : « Jésus », « la Vierge Marie », l'Ane et le Bœuf... Les parents, les amis ont mis les habits de fête. Ils prennent leur place à la grand'table qui porte les viandes odorantes, l'omelette au jambon, le pain sentant bon la ferme, les châtaignes et les noix, et le piqueton doux à la langue. Le gai réveillon ! L'ancêtre, d'un geste quasi-religieux, trace au couteau le signe prescrit dessus la miche ronde. Et l'on mange, boit et rit presque jusqu'au clair de l'aube...

Or c'est demain Noël encore. Demain tel qu'en ci-devant, des hommes, des enfants, des femmes fêteront la nativité du Christ par des chansons, des festins, des agenouillements. Tel qu'en ci-devant, l'Evangile, qui est la parole écrite de Nazareth, bercera au bruit des versets monotones des milliers de consciences humaines, comme fait le vent des frondaisons forestières. Tel qu'en ci-devant, les Prêtres, qui sont les vendeurs de l'Evangile, exhortent les ouailles à la crédulité grossière, à l'acceptation de la pauvreté, à la servitude nécessaire, au renoncement à toute espérance terrestre, au culte de la souffrance. Ils prêcheront le dégoût du réel et des vérités sensibles, le mépris du corps, des besoins sacrés, des fonctions augustes. Au mendiant des routes ils voudront faire accroire qu'il est le plus heureux. Ils diront les louanges de la mort.

Hélas ! Parmi ces hommes, ces enfants, ces femmes nul ne sortira de son banc pour clamer à l'imposture et à l'outrage, au nom de l'humanité dont ils sont, au nom de la vie, au nom de la terre.

Et l'année qui viendra sera encore perdue pour notre relèvement. Et ce qui a été sera. A chaque jour qui naîtra du soleil, le mensonge montera comme une buée vers le ciel, l'iniquité frappera à coups de sa hache meurtrière, la douleur des martyrs jaillira dans leurs sanglots et dans leur sang. Ah ! Christ, faux sauveur du monde, tu n'as pas dit ton dernier mot. Ton œuvre impitoyable n'est pas jusqu'au bout accomplie.

O Christ, seigneur des riches et des oppresseurs, je te déteste et je te lance mon anathème. Tes crimes sont plus nombreux que les herbes de la prairie. Dans les batailles, les soldatesques furieuses se sont ruées au meurtre par tas. Les Prêtres ont dompté les races au chant des litanies, les ont châtrées de leurs vertus viriles. Les juges sans entrailles ont condamné les Etiévant et les Vaillant, absous les Bonaparte. Les plus forts ont accaparé les domaines et les industries. Les gouvernements ont consacré les sclératesses de tous ces brigands avec des articles du Code. Ceux-là sont des chrétiens, ô Christ !

Ecoute encore. Le temps approche où ton Evangile sera déchiré feuille à feuille, où tes églises seront saccagées, tes autels renversés, tes prêtres chassés. On crachera sur tes images. Des annonciateurs sont venus qui l'ont dit et ont prêché d'exemple. Seigneur des riches et des rois, contre ta race et contre toi nous nous insurgons. Et nous allons par les villes et villages, portant le nouvel Evangile, enseignant les routes du salut humain.

Ecoute la parole nouvelle : Il n'y a pas de Dieu. L'aurore a vaincu la nuit. Tout est lumière. Oubliez les vaines prières ; les mythes et les dogmes sont absurdes et le

prêtre vous a menti, parce qu'il n'était pas votre ami.

Chassez de vos cervelles les vieux fantômes de la mort. Ayez la religion de la Matière et de la Vie. Croyez à l'éternité des forces cosmiques, adorez-vous dans les éléments et les règnes!

Ayez la pitié de la terre, notre mère et nourrice. Ayez la pitié de la bête. Tout ce qui est sous le soleil participe à la Vie sans limites. Ayez le culte de l'humanité. Tous les hommes sont une famille. Que la société devienne une amitié.

Qu'aucun homme ne courbe son front devant un autre homme. Il n'y aura pas de maîtres parmi vous. Les gouvernements seront abolis. On rasera les prisons, les casernes, les banques, les cabarets.

Qu'aucun homme ne se fasse mendiant. Il n'y aura ni pauvres ni riches parmi vous. La glèbe est aux paysans associés qui la façonnent en bons ouvriers. L'atelier, avec les outils, est aux compagnons. La mine appartient aux mineurs.

Associez vos familles, en communes travailleuses, qu'une émulation soit entre elles. Aimez votre commune comme une famille, mais que cette affection n'aille pas contre l'équité.

Gloire au travail humain, honneur à l'art sublime, sources de toute richesse, de toute moralité, de toute joie.

Ainsi soit-il...

RAPHAEL DUNOIS.

ASPECTS UNIVERSITAIRES

Cahier d'un Lycéen

Traqués le jour, surveillés la nuit, soustraits à toute influence extérieure, ne pouvant rien lire ni écrire qui ne risque de tomber dans les mains de nos «boureaux», il ne nous reste pas même la ressource d'une libre correspondance.

Les lettres que nous envoyons sont toutes vues par le proviseur. Celles qui arrivent sont soumises à une rigoureuse censure : elles passent par le Cabinet noir avant de parvenir aux destinataires—encore ne vont-elles pas toujours jusque-là. Les paquets même sont déficelés à l'Economat et fouillés.

Ce dernier mois, deux de mes camarades attendirent vainement de leurs parents l'autorisation qu'ils leur avaient demandée d'aller prendre chez eux quelque repos après des examens. Le proviseur leur a nié formellement avoir vu les lettres. Quand, après avoir demandé et reçu «par dépêche» leur autorisation, les deux élèves arrivèrent chez leurs parents, on leur apprit que les lettres avaient été expédiées huit jours auparavant. Elles s'étaient arrêtées en route...

Quand une lettre est suspecte, il n'y a ni colle ni cachets pour arrêter l'administration indiscrète. Les enveloppes, par la vapeur d'eau, ou par un crayon roulé savamment sous la bande gommée, sont dextrement ouvertes. Si leur contenu intéresse peu, on referme, tant bien que mal : la colle bave de toutes parts, la cire s'étale en larges cachets indistincts... L'élève, affamé de nouvelles, n'y prêtera pas attention.

Quelquefois, la «prise» est bonne. Le proviseur alors fait appeler le destinataire, lui montre la lettre ouverte, le questionne, le torture. Qu'il se débatte ou qu'il reste muet, l'issue n'est pas douteuse pour le malheureux : la lettre sera expédiée à ses parents, et lui avec, pour ne plus revenir, si l'inquisition universitaire ne possède pas de peine assez grave pour lui faire expier ses manquements à la «Morale».

J'ai vu dans mes huit ans de «bagne», peut-être une centaine d'histoires de correspondance. La dernière en est le bouquet. Un camarade sort un dimanche en ville. Il y fait connaissance d'une femme qui, ingénument, lui écrit quelques jours après pour lui fixer un rendez-vous le dimanche suivant. La lettre est saisie, et le soir même l'élève expédié dans sa province, sur condamnation du «Conseil de discipline». Il avait vingt ans sonnés.

J'ai dû moi-même recevoir ma correspondance poste-restante ou chez un ami pendant trois ans. Un «patron» m'avait lu des lettres durant plus de six mois et me les avait remises ensuite artistiquement recollées. Il me l'a avoué lui-même, le jour où, sur sa demande, je lui produisais un bil-

let de mon père m'autorisant cette correspondance.

J'eus le cœur soulevé de tant de jésuitisme. Je me promis de dévoiler plus tard les tortures morales de «notre» jeunesse. Et peut-être ce premier dégoût fut-il le germe de la révolte qui m'a fait anarchiste.

PAUL ARY-CYNE.

LE CHRIST EN BOIS

Bon guieu la sal' coummune!... A c' souer
Parsonn' n'a voulu me r'c'v'oir
A m' fourrer en travers la goule...
Pour que j' me gite et que j' me cache
Dans la paille, à coté d' ses vaches
Et c'est poure ren qu' j'ai tiré
L' cordon d' sonnette à ton curé
Et qu' j'ai cougné cheu tes dévotés,
Les cell's qui berdouill'nt des pat'notes
Pour aller dans ton Paradis...

S'ment pas un quignon d' pain rassis
A m' fourrer en travers la goule...
I's l' gard'nt pour engraisser leur's poules.
Et c'est pour ça qu' j'attends v'ni d'main
Au bas d' toué, su' le r'bord du ch'min,
En haut d'un talus, sous l'vent d' bise
Qu'ébranl' les grands bras d' ta croix
[grise...

...Abrrrr! qu'i pinc' fort el' salaud,
Ej' sens mon nez qui fond en ieau
Et tous mes memb'ers qui guerdillent
Et mon cul g'lé sous mes penilles.
Mais, toué, tu t'en fous qu'i fasse froid :
T'as l' cul, t'as l' cœur, t'as tout en bois!
Hé l' Christ! t'entends-t'y mes boyeaux

Chanter la chanson des moignieux
Qui d'mand'nt à picoter queuqu' chose,
Hé l' Christ! t'entends-t-y que j' te cause
Et qu' j'te dis qu' j'ai eun' faim d' voleux ;
Tellment qu'si, par-devant nous deux,
I' passait queuqu'un su' la route,
Pour un méyon coumm' pour eun' croûte,
I' m' sembl' que j' frais un mauvais coup ?
...C'est ben tout ça, mais, c'est pas tout !
Après, ça s'rait en Cour d'Assises
Que j' te r'trouv'rais et qu'ouéque j' dise
Les idé's que ça donne et l'effet
Qu' ça produit d' pas avouèr bouffé,
Les jug's i's voudrin ren entendre,
Car c'est des gas qui sont pas tendres
Pour ceux qu'a pas d' position...
I's m' pardonn' rin pas, les cochons!
Et, tu s'rais pus cochon qu' mes jugés,
Toué qui m'voués vent' creux et sans

[r'fuge ;
Tu frais pas eun' démarch' pour moi ;
T'as l' vent', t'as l' cœur, t'as tout en bois !

L'aut'e el' vrai Christ, le bon j'teux d' sorts
Qu'étais si bon... qu'il en est mort !
M' voyant guerdiller à c'tte place,
M'aurait dit : « Couch' su' ma paillasse. »
Et, m' voyant coumm' ça querver de faim,
I' m'aurait dit : « Coup' toi du pain !
Gn'en a du tout frais dans ma buche,
Pendant qu' j' m'en vas t' tirer eun cruche
De vin nouveux à mon poinon !
T'as droit coumm' tout l' monde au guen-

[l'on,
Pisqu' l' soleil fait pour tout l' monde
V'ni du grain d' blé, la moisson blonde
Et la vendang' des sas tortus... »

Si, condamné, i' m'avait vu,
Il aurait dit aux jug's : « Mes frères,
Qu'il y jitt' don' la premièr' pierre
C'ti d' vous qui n'a jamais fauté ! »
Mais, toué qu' les curés ont planté
Et qui trôn' cheu les gens d' justice,
T'es ren!... qu'un man'quin au sarvice
Des rich's qui t' mett'nt au coin d' leur

[bien.
Pour fair' peur au moineux du ch'min
Que j' soumm's... Et pour ça!... qu' la bis-

[grande
T' foute à bas, Christ d' contrebande!
Christ ed' l'Eglis'! Christ ed' la Loi
Qu'as tout d'partout, qu'as tout en bois !

GASTON COUTÉ.

CONFERENCES DE SEBASTIEN FAURE

Le dimanche 24, après-midi, à Charleville, soir, à Montcy-Saint-Pierre (Ardennes).

Le lundi 25, après-midi, à Nouzon, soir, à Fumay (Ardennes).

On peut lui écrire poste restante aux villes et dates indiquées.

Légende de Noël

DÉDIÉE AUX PETITS ENFANTS DE L'AN 3000 (OU PLUS)

Il était une fois, il y a bien longtemps de cela, vers l'an 1900, un gros amas de pierres et de boue que les naturels d'alors appelaient Paris.

C'était la capitale d'un pays favorisé par un climat tempéré et où les céréales, les vignobles, les plus beaux fruits poussaient en abondance.

En s'approchant de cet amas de pierres, vainquant les odeurs pestilentielles qui s'en dégageaient, on le voyait sillonné de voies de toutes sortes : les unes, larges, bordées de belles maisons; les autres, étroites, avec, de chaque côté, rangées et serrées, des maisons aux allures de souricières.

Ce jour-là, l'année se terminait, c'était fête par cette ville; mais la nature paraissait bouder et la neige tombait à gros flocons.

Malgré cela, tout le long des rues, les magasins jetaient des flots de lumière et les yeux étaient attirés par des amas de victuailles bizarrement achalandés.

Les promeneurs, les acheteurs étaient nombreux : les uns, recouverts de chaudes fourrures, allaient, riant et béats, se moquant de la froidure; les autres, au contraire, marchaient craintivement, ils étaient recouverts de loques, au travers desquelles se dessinaient leurs os ou se montraient leurs chairs.

De temps en temps, les seconds prenaient envers les premiers des attitudes suppliantes, que vous ne connaissez pas, chers enfants, mais qui consistaient à tendre la main en prononçant des paroles sans suite, d'un ton dolent. Ils demandaient l'aumône, c'est-à-dire qu'ils priaient les heureux de leur donner une part de leur superflu afin de pouvoir acquiescer du nécessaire pour eux et leurs enfants.

Les trois quarts des bien vêtus passaient indifférents; d'autres, parcimonieusement, cherchaient en leur poche la plus petite offrande pour leur donner.

Quand les loqueteux se montraient trop entreprenants, des hommes habillés tous de même sorte, bien chaudement, les rudoyaient et les chassaient des larges voies; quelquefois même ils les emmenaient après leur avoir mis des chaînes aux mains.

Et il y avait, en ces temps, si peu d'humanité, si peu de respect de la dignité humaine, que les gens bien vêtus faisaient cercle et jetaient des lazzi aux pauvres hères ainsi traités, et que les mal vêtus courbaient la tête, effaçant leurs épaules, tâchant de faire oublier leur crime d'être pauvres en acquiesçant aux actes des hommes en uniforme.

Ces derniers s'appelaient des agents de la Force publique, on les entretenait gros et gras; ils avaient pour mission de défendre les bien vêtus, les bien nourris, contre les loqueteux, les miséreux. Ils étaient, ce qui vous étonnera, de cette classe si malheureuse.

Mais nous causons beaucoup sans entrer dans le sujet.

Une femme était perdue en cette foule. La souffrance se lisait sur ses traits, et la misère sur les pauvres hardes qui la recouvraient. Mais en l'examinant, on la sentait jeune, on la voyait belle, belle.

Maintes fois sa main avait dessiné le geste de l'aumône, jamais elle n'avait eu la force de le terminer. Une fierté dernière rayonnait en ses yeux, tout son être se révoltait contre l'avalissement de la supplication.

Souvent déjà des bien vêtus l'avaient coudoyée et lui avaient jeté des appels grossiers et, comme elle s'attardait devant un étalage garni de mets succulents et tentateurs, elle sentit dans son cou

l'haleine chaude d'un homme qui lui soufflait : « Si tu veux monter, la chambre et la pièce ronde. »

C'est à peine, chers enfants, si vous osez comprendre ces paroles, tant elles vous paraissent surprenantes. La dignité de la femme, son libre choix, en ces temps barbares, n'étaient pas plus respectés que la dignité et la liberté humaine. La beauté, la grâce, la jeunesse des femmes pauvres étaient achetées par les bien vêtus, les riches. Nul de leurs goûts n'était respecté et les plus vieux, les plus laids à fourrures avaient, presque pour un morceau de pain, les plus jeunes et les plus jolies femmes.

On affectait alors une grande morale et une grande pudeur et nos unions libres de maintenant étaient fort bannies : l'amour se faisait toujours par intermédiaires, ou se vendait en des marchés spéciaux.

Notre pauvre inconnue rougit, se retourna. L'homme était vieux, il était laid, des yeux enfoncés dans la graisse de ses joues, deux ou trois mentons, un gros ventre... O sa jeunesse, à ce vieillard, à ce laid jouisseur. Elle hésita, puis parut, sur son beau visage, une contraction, elle haussa les épaules... elle accepta.

Elle suivit l'homme, dans un hôtel, en quelque rue voisine de la grande artère. Et dans une chambre banale où se sentaient les ruts vénus, elle vendit son corps aux caresses bestiales du passant.

Satisfait, l'homme s'en allait à d'autres plaisirs. Elle, devant l'hôtel, regardait la « pièce ronde » comme égarée, puis elle se ressaisit. L'acte qu'elle venait de commettre, c'était pour ce métal. Ce métal, c'était du pain pour l'enfant qui avait faim ; ce métal, c'était du charbon, pour l'enfant qui avait froid... pour son enfant, là-bas, dans la mansarde.

Elle entra, en coup de vent, dans un magasin où s'étalait le pain doré sous toutes ses formes. Des servantes qui s'empressaient près des bien vêtus, la dévisagèrent soupçonneusement : « Une livre de pain, s'il vous plaît ». Car le pain chers enfants, cette indispensable nourriture, se vendait ainsi que tout. On la servit, et heureuse d'avoir du pain à elle, la pauvre, jeta la pièce sur le comptoir, elle rendit un son mat..., une voix méchante, disait : « Fausse, faut pas nous la faire, ma petite ». Des mains brutales lui arrachaient le pain et la poussaient dehors.

Elle comprit; elle avait été volée, trompée. Le sacrifice dernier de la mère pour l'enfant avait été inutile. Des injures venaient à sa bouche contre le goulu qui avait mangé sa chair, respiré sa jeunesse, sans vouloir lui laisser une bribe de son bien-être.

Mais sa tête vite se courba, de grosses larmes coulèrent le long de ses joues; découragée, lasse, elle prit le chemin des voies étroites, des maisons noires, laissant, loin derrière elle, le quartier de luxe et de pléthora.

Et, dans la plus étroite rue, devant la plus noire maison, elle s'arrêta, elle suivit une longue allée, monta l'escalier, et, tout en haut, retenant sa respiration, doucement elle ouvrit la porte de sa chambre.

O l'affreuse mansarde, ô le noir taudis. Par terre un matelas sur lequel deux ou trois sacs étaient jetés, tout près une table aux planches mal jointes, un fourneau dont les trois trous béants semblaient jeter du froid, une malle grise en un coin et c'était tout. Un jour blafard se glissait par une lucarne dont la vitre cassée laissait souffler la bise.

C'était tout... disions-nous ? non : dans un coin jetant presque une note gaie, un berceau. Dans ce berceau tout l'amour maternel se dessinait vainqueur ; des mille riens embellissaient ce nid. Un enfant de cinq ou six ans y reposait.

Le premier regard de la femme fut pour lui. Hélas ! elle rentrait comme elle était partie, les mains vides, pas de

pain, pas de bois, c'était la mort, l'inévitable mort. Sa mort, celle du chérubin, de cet avenir. Ses yeux, ruisselèrent de larmes, elle s'approcha à pas lents du berceau. O ironie, l'enfant, en son rêve, souriait à la vue de quelques lointains paradis, du vôtre, ô chers enfants.

Alors, elle retint son souffle, mais un désir de baiser cette chair innocente, cette chair de sa chair naquit impérieux et elle posa ses lèvres sur le front de l'enfant.

Celui-ci ouvrit lentement ses grands yeux encore pleins de joie extatique, les jeta sur sa mère en larmes, sur la table vide, sur le poêle éteint, et tout triste :

« O maman ! ce n'était qu'un rêve... mais quel beau rêve ! Nous n'avions plus faim... nous n'avions plus froid... jamais ».

ALBERT LIBERTAD.

Les Livres d'Autrefois

FRANÇOIS VILLON
(1431-1500)

Ainsi que nous l'avions promis, nous redonnons cette semaine quelques vers de François Villon.

Son style, en apparence plus difficile à comprendre que celui de Charles d'Orléans, est plus vrai, plus français.

C'est le français du peuple, le français de la rue et de la Halle, si vous voulez. Mais de cet étrange berceau sort notre poésie moderne ; d'autres viendront qui feront de cette fille du peuple, la muse charmante et sévère du dix-septième siècle.

ISABEAU PERLETTE.

La Mort

Pauvre je suis de ma jeunesse,
De pauvre et de petite extrace ;
Mon père n'eut onc grand'richesse,
Ni son ayeul nommé Erace ;
Pauvreté tous nous suyt et trace ;
Sur les tombeaux de nos ancestres
(Les âmes desquels Dieux embrasse !)
On n'y veoit couronne ne sceptres.

De pauvreté me guementant
Souventes foys me dit le cueur :
Homme, ne te doultuse tant
Et ne demaine tel douleur,
Si tu n'as tant que Jacques Cueur ;
Mieux vaut vivre soulz gros bureaux
Pauvre, qu'avoir esté seigneur,
Et pourrir soulz riches tombeaux...

Si ne suis (bien le considère)
Fils d'ange portant diadème
D'estoil ni d'autres sidère ;
Mon père est mort ; Dieu en ait l'âme ;
Quant est du corps, il gist sous lame,
J'entends que ma mère mourra ;
Et le sçait bien la povre femme :
Et le filz pas ne demourra.

Je congnois que povres et riches,
Sages et fols, prestres et lais,
Nobles, vilains, larges et chiches,
Petits et grans et beaux et laids,
Dames à rebrassés collets
De quelconque condiction,
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et meure Paris ou Hélène,
Quiconque meurt, meurt à douleur.
Celluy qui pert vent et alaine,
Son fiel se crève sur son cueur ;
Puis sue, Dieu sait quelle sueur,
Et n'est qui de ses maulx pallège.
Car enfants n'a frère, ne seur,
Qui lors vousist estre son pleige.

La mort le fait frémir, pallir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes et nerfs croistre et estendre.
Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souef, si précieux,
Ce fauldra il ces maulx attendre ?
Ouv ou tout vif aller ès cieus.

FRANÇOIS VILLON.

(Extrait du « Grand Testament ».)

La Révolution dans la Médecine⁽¹⁾

V. — Du chauffage hygiénique, économique et industriel par l'eau thermique des puits artésiens à grandes profondeurs.

Les efforts de l'homme doivent tendre à utiliser, de préférence, les grandes forces de la Nature.

Ce sont les agents de production qui nous coûtent le moins cher et qui, par leur essence même, sont destinés à nous rendre les services les plus efficaces.

Nous avons sous les pieds un foyer incomparable de chaleur, dont nous ne paraissions pas soupçonner l'existence et que nous avons jusqu'ici laissé sans emploi, faute de moyens appropriés pour en tirer parti.

Pour peu qu'on ait lu ailleurs que dans un catéchisme, on sait que notre planète est un globe embrasé dont l'enveloppe, en contact avec l'atmosphère, constitue une croûte solide de quelques lieues à peine d'épaisseur.

Nous n'avons pas l'intention d'expliquer les divers systèmes à l'aide desquels on s'est efforcé d'expliquer l'existence de la chaleur centrale, soit qu'on admette que le foyer de la terre est une vaste fournaise, soit qu'on le suppose envahi par des gaz dont l'antagonisme développe des orages électriques qui se traduisent, à la surface du globe, par des tremblements de terre et des éruptions volcaniques.

Ceci n'est point notre affaire.

Le seul fait que nous ayons à constater, c'est qu'une chaleur intense existe à l'intérieur de notre planète et qu'elle s'accroît à mesure que l'on pénètre plus avant vers le centre, en s'éloignant de la périphérie.

Les éruptions volcaniques, les jets d'eaux chaudes et de vapeurs, les tremblements de terre dont les terribles effets se font ressentir parfois presque simultanément à des latitudes séparées par l'intervalle des mers ou des continents ; la chaleur de plus en plus intense qu'éprouvent les mineurs à mesure qu'ils s'enfoncent dans les entrailles du globe (chaleur qui devient un véritable supplice, dans certaines régions, pour les malheureux condamnés à ces occupations meurtrières) tout atteste la présence du feu central ou du moins des forces thermiques produisant une intensité de chaleur excessive à une certaine profondeur.

Les eaux des divers puits artésiens qui n'atteignent que quelques centaines de mètres et dont la température, à l'arrivée, varie de 25 à 30 degrés centigrades, prouvent qu'en forant plus profondément, on obtiendrait de l'eau bouillante à 100 degrés.

Les sources qui surgissent du sol en Islande et en beaucoup d'autres endroits, ne laissent subsister aucun doute à cet égard.

Il est démontré qu'à une distance qui varie, suivant les pays, de 20 à 30 mètres au-dessous du niveau du sol, la température de cette zone reste à peu près stationnaire et marque environ onze degrés centigrades.

Cette même température s'accroît d'environ un degré par chaque fraction de 33 mètres à mesure que l'on descend ; il est donc facile de déterminer la longueur du puits que l'on aurait à creuser suivant le degré de chaleur que l'on voudrait atteindre.

Il y a une quinzaine d'années, un ingénieur a été autorisé à forer à Buda-Pesth, capitale de la Hongrie, un puits artésien à très grande profondeur (à l'aide d'une subvention de la ville). L'eau bouillante que l'on devait extraire par ce procédé aurait servi au chauffage des maisons, aux différents usages domestiques et industriels.

(1) Voir les numéros 3, 4, 5, 6 et 7 du *Libertaire*. (Troisième série).

Pour des motifs, qui sont restés inconnus du public, le forage a été arrêté à 951 mètres ; l'eau ramenée marquait 70 degrés centigrades. On n'a pas voulu pousser plus loin cette expérience et l'on s'est borné à faire profiter de ces travaux les lavoirs, les bains publics et quelques autres industries.

Il est regrettable que ce projet n'ait pas été poussé plus avant et qu'on ait arrêté le forage avant d'avoir obtenu l'eau bouillante.

Des puits analogues peuvent être forés dans chaque bassin hydrographique ; leur utilité ne se bornerait pas d'ailleurs aux avantages signalés plus haut ; ces eaux bouillantes pourraient servir à une foule d'usages domestiques et industriels ainsi qu'à la fonte des neiges dans les pays froids.

Dès à présent, on peut même prévoir qu'il en résulterait une influence salutaire sur l'état de la température dont les écarts seraient prévenus dans une certaine limite, ainsi qu'on l'a déjà remarqué sur les côtes de la Bretagne, en raison de la proximité des derniers tronçons du courant équatorial (gulf-stream), retour du Pôle Nord, fait constaté journellement par l'envoi de primeurs sur le marché de Paris.

Les gelées tardives du printemps et les froids précoces de l'arrière-saison n'occasionneraient plus d'aussi grands ravages, puisque ces calamités seraient atténuées dans de fortes proportions.

Par la même raison, la température ramenée à une moyenne plus constante et moins variable, subirait des oscillations moins brusques et produirait une amélioration notable dans l'état général de la santé de l'homme, des plantes et des animaux.

A ceux qui douteraient de cette influence, il suffit de rappeler que les causes les plus minimes en apparence, déterminent quelquefois des résultats importants.

Le brûli de quelques herbes suffit pour prévenir, dans certaines vallées, les dégâts des gelées que les paysans attribuent à tort à la lune rousse.

Les plantations faites sur les berges du canal de Suez et de ses embranchements ont modifié le climat de cette partie du désert égyptien, au point qu'il y pleut maintenant une fois tous les mois tandis qu'auparavant il n'y tombait d'eau qu'une ou deux fois par an.

Ce fait a été constaté par le compte rendu lu par M. de Lesseps aux actionnaires de la compagnie, pour expliquer la transformation des terrasses des maisons

de gardes en toitures à doubles pentes et l'envoi en Egypte de tuiles de Bourgoigne destinées à ces toitures.

(A suivre).

ATOME.

VA... TRIMARDEUR

Va... trimardeur...

Prends ta musette ;

Le soleil est déjà levé.
Tu ne liras pas la gazette,
Mais, en dormant, tu peux rêver.
As-tu rêvé d'amour ? d'histoire ?
De richesse ou de volupté ?...
Peut-être rêves-tu la gloire.
Où, — démente !... la vérité ?...
Qu'importe, tu rêves ; c'est juste,
— Le rêve à parfois des éclairs. —
Où vas-tu sous le ciel auguste ?
Qu'importe ! Va, chante les airs
De nos montagnes enchantées,
Et respire celui des bois !
Tes haltes ne sont pas comptées :
Tu n'as pas le souci des rois.
Chemine en mangeant ta bouchée
Comme le simple vermisseau :
L'herbe verte n'est pas fauchée
Et l'eau coule dans le ruisseau.
Rrès des buissons et près des meules
Tu peux t'allonger et sentir
L'odeur du foin — que les bégueules
Conservent comme un élixir
Tu peux penser, tu peux sourire
— La nature est un livre ouvert.
Tu peux regarder, tu peux lire ;
C'est elle qui met ton couvert
Oui, Va !... n'importe où, sur la terre,
Marche ; au hasard de ses hameaux.
Proclame ta foi libertaire
En t'abritant sous les rameaux
A côté des hontes humaines,
En te cabrant, tu peux passer.
Les filles de ferme sont saines :
Va, sans crainte, les enlacer.

Va... trimardeur...

Quand vient l'aurore.

Chemine sous le grand ciel bleu.
Loin de Sodome et de Gomorrhe !
Va... le néant est un bon lieu ;
Il pourvoit aux besoins des humbles.
La terre est molle pour les os,
Qui viennent reposer, les simples ;
Et les villes sont des silos !
Va vivre loin de ces fournaises ;
Où coulent des larmes de feu !
Il est au ciel bien des genèses :
Essaie à les comprendre un peu ;
Parle des astres aux grands arbres
Aux paresseux et aux bons bœufs.
Et ris des bronzes et des marbres
Que l'on élève aux songes creux.

Trimardeur !... comme les déesses ;
Tu peux te baigner aux ruisseaux
Et l'onde pure a des caresses....
De femme, pour les jouvenceaux.

Va... trimardeur... Les fleurs se penchent
Quand tu passes sur le chemin
Et les vieux chênes qui s'ébranchent
Semblent te demander ta main !...

CHARLES GALILÉE.

A bas les lois scélérates !

Lundi dernier a été donné, à la Maison du Peuple, un meeting pour la libération des anarchistes détenus aux îles du Salut.

Plusieurs orateurs, parmi lesquels notre amie Louise Michel, Pierre Quillard, Malato, Tarbouriech — un des rares dreyfusards qui ait tenu sa parole de poursuivre l'agitation en faveur des victimes des lois scélérates — ont tour à tour pris la parole et flétri comme il convenait les lois de 1893 et 1894.

Nous espérons que ce n'est là qu'un commencement et que les meetings vont se succéder, afin que le peuple de Paris réclame avec nous la liberté de nos camarades.

A bas les lois scélérates !

ID. E.

NECROLOGIE

Encore un bon camarade que nous venons de perdre : François Guy, est mort jeudi, 14 courant, à l'hôpital de Marseille dans sa 57^e année. Tous ceux qui l'ont connu ne peuvent que regretter ce vaillant lutteur.

Guy avait été conseiller municipal à Béziers. Eclairé par l'idée anarchiste, il donna sa démission de ces fonctions électorales.

Délégué au congrès de Marseille (1879), il y soutint conformément aux principes de la Fédération parisienne, qui sont aussi les nôtres, la supériorité de l'action économique sur l'action politique.

Quelque temps après il fut délégué par le groupe « La Plèbe Biterroises », au premier congrès de Londres. Il y collabora avec Elise Reclus, Kropotkine et Louise Michel, à d'intéressants travaux de sociologie.

Rentré en France, il publia une brochure « Les préjugés et l'anarchie », qui sapa ouvertement toutes les idées reçues, sans tenir compte du prestige de convention qui les auréole. Les critiques ne manquèrent pas à cette œuvre, parties du reste des camps les plus opposés.

Un de ses articles « A Carreaux » inséré par les « Temps nouveaux », fut le signal d'une rageuse levée de boucliers parmi les marxistes et les collectivistes, de Béziers et de partout.

Profond observateur, subtil penseur, plus que tout autre, il eut à souffrir des haines injustes et de la calomnie sans se décourager jamais pour cela dans sa lutte de tous les instants contre l'iniquité.

Placé, dès ma plus tendre jeunesse, à ses côtés, dans la bataille, j'ai pu, voir de

MANGE - TOUT

PAR

L. Xavier de Ricard

I

Par bourrasques enragées, des rafales de vent s'abattaient sur la grand'route de Montpellier à Mende. Des tourbillons furieux, tordant en écheveaux les larges filets de pluie, les faisaient onduler comme des queues d'âne et les écrabouillant, par violentes fioppées, sur le sol, les y élargissaient et les précipitaient en torrents avec des tumultes d'écluses.

Le tonnerre fuyait, en grondant, derrière les collines prochaines et, à l'épaisseur des ténèbres qui tombaient des nuages, on n'eût pu discerner ce qu'il y avait de crépuscule dans l'espèce de nuit qui régnait.

Le long de la route qui traverse le village, toutes les fenêtres et les portes des maisons étaient hermétiquement calfeutrées avec les précautions habituelles aux ménagères contre la foudre. De minces filets de lumière filtraient entre les jointures. Des bruits de vaisselle disaient l'heure du souper.

Et, dehors, le dos tendu à l'averse, la tête cline sous un large feutre aux ailes rabattues, une maigre carcasse d'homme ploquée en deux, les bras resserrés sur la poitrine, tâchait de se rapetisser le plus possible

sous la pluie qui le baignait à seaux et lui coulait comme un fleuve à la hauteur des chevilles. Il se rasait le long des maisons, s'arrêtait parfois pour écouter et continuait. Puis il s'arrêtait encore, plus longtemps, et s'enhardissait à frapper tout doucement, si doucement qu'à l'intérieur on ne pouvait certes l'entendre en cette rumeur hurlante, où le clapotis de l'averse, les bramelements du vent, se mêlaient aux fracas du tonnerre.

Parfois, pourtant, on l'entendait tout de même ; et alors tous les bruits s'interrompaient. Le pauvre vieux devinait un silence d'étonnement, d'inquiétude, peut-être de peur. Des pas se rapprochaient : on écoutait, et, s'il « repiquait » — Qu'est-ce donc ? criait d'une voix d'homme menaçante. — Est-ce un temps pour les honnêtes gens d'être dehors ! Passez votre chemin, « caracou ! »

Et la voix maugréait sur la mauvaise police des routes infestées de paresseux, de mendiants et de vagabonds.

D'autres fois, pourtant, une porte s'entrebâillait et une main passait vite pour tendre un sou ou un morceau de pain. Et plus vite encore la porte se refermait.

— « Merci ! » répondait l'errant, et il reprenait son chemin, soumis et résigné, avec l'apathie d'une bête qui va crever.

Il avait ainsi traversé tout le village, ayant plus récolté d'insultes et de menaces que d'aumônes ; et, déjà, il avait laissé le dernier groupe de maisons : maintenant

elles s'espaçaient, la plupart noires et silencieuses, à cause des maîtres absents, — et la solitude de la pleine campagne commençait.

Tout à coup il hâta le pas, comme mû par une détermination subite ; et, au lieu de suivre la grand'route jusqu'à la ville, qui se trouvait à une demi-heure de là, il obliqua à gauche, et s'engagea dans un petit chemin, grimpaient entre deux talus et où l'ombre resserée se tassait en nuit tout à fait sombre. Et ce raidillon, tout jonché d'éboulis de pierres, dégorgeait sur la grand'route un courant d'eau gourgouillante qui roulait en toute hâte du haut de la colline, grossie encore au passage de tout le suintement des terres traversées.

Là, en ce sentier difficile — par une telle obscurité — à qui ne l'eût pas connu, le mendiant montait, presque agile, à grands et larges pas, s'aidant de son bâton. Il monta ainsi quelque temps. A un tournant du sentier, une lumière soudain éclata ; elle éclairait la fenêtre d'une maison, dont la masse apparaissait, confusément visible parmi un bosquet de pins qui l'enveloppaient et d'où le vent et la pluie tiraient une clameur de mer en fureur. Un jet de cette lumière tombait directement, en avant de la maison, sur une grille de fer, dont les tiges allongeaient des ombres brisées sur le frissonnement de l'eau qui emplissait le sentier, tumultueusement.

Sans hésitation, le mendiant alla vers cette grille, et « clocha ».

près cette nature d'élite, cet homme qui n'empruntait point sa dignité à de vains titres et à de vaines décorations, mais qui la devait toute à lui-même.

Certes, je ne demande pas qu'on lui élève une statue : car je me souviens qu'il demandait lui-même qu'on bannit tous ces hochets de gloire et qu'on les fondit pour en faire des fourchettes à piquer dans le pot.

Si j'ai rappelé ici les faits saillants de sa vie, ç'a été simplement pour apprendre ou pour rappeler aux camarades du midi de la France et d'ailleurs quel valeureux champion de l'idée il a été, et qu'il est mort comme il a vécu, en homme.

HENRY AUZER.

VISION D'AVANT

Depuis des heures, ils vont, couples enlacés, dans l'ombre épaisse de la nuit. Un voile opaque de ténèbres les enveloppe. Chaque pas, qui sait ? leur réserve peut-être une embûche : l'invisible horizon, énigme menaçante, semble les attendre pour quelque sinistre projet.

Le silence, complice lui-même, est lourd de menaces imprécises. Et, dans la marche, les pieds souvent trébuchent du heurt d'une pierre...

Les amants s'en vont, deux à deux, sans but, inconscients de tout, dans les ténèbres chaotiques réceuses de dangers multiples.

Soudain, en une éclaircie, apparaît la Lune, riche de clarté magique. Le croisissant d'argent qui se lève illumine un paysage aux contours indécis. Un intense jet de lumière se reflète sur un soc abandonné et fait flamber l'acier.

Et la Lune, éblouissante comme un couperet de guillotine, affole de sa blanche lumière les êtres dont les prunelles s'égarent. Lentement, les rayons générateurs de démence s'insinuent en les cerveaux malléables et soumis des couples.

Un sentiment nouveau naît. La vision d'un monde à peine conçu leur apparaît.

Ils vont, couples enlacés, remplis de désirs fous, vers un rythme de vie plus large, plus grandiose.

A l'horizon, grandit une lueur.

Amants nés d'hier, en marche vers un idéal lumineux, sombrerez-vous aux demain tragiques, ou, de vos jeunes énergies, surgira-t-elle enfin la Cité de Rêve si chantée dans les lointains de Jadis par les aèdes harmonieux ?

Un bruit de pas, de meubles et de voix s'éveilla dans l'intérieur, et la fenêtre, illuminée, s'ouvrit. Un homme y parut, tenant à la main une lanterne dont il dirigeait le rayon sur celui qui venait de sonner :

— « Que voulez-vous ? » demanda-t-il.

— « La retirée, s'il vous plaît, monsieur », répondit le mendiant : « Je me suis égaré et ne sais où coucher. »

— « On y va ! » et l'homme rentra ; le mendiant l'entendit descendre précipitamment l'escalier, échanger quelques mots avec une voix de femme dans la pièce d'en bas, dont la porte s'ouvrit bruyamment ; et il sortit, sa lanterne d'une main, et de l'autre un parapluie déployé.

— « Ah ! mon brave ! » fit-il, en ouvrant la grille et en levant son luminaire à la face du mendiant ; « vous choisissez un drôle de temps pour vous promener, entrez vite ! Je vous apprendrai qu'il ne fait pas bon dehors », et il riait.

Ils traversèrent vite un bout de jardin, et arrivés à la maison, entrèrent dans un petit vestibule. Levant un bougeoir, qui, derrière elle, éclairait une cuisine assez spacieuse, avec une table de bois blanc au milieu, une femme, jeune encore, était appuyée au chambranle de la porte, et les attendait pendant que le maître de la maison déposait sa lanterne au coin de la table.

— « Suivez mon mari, monsieur », dit-elle au malheureux ; et sa belle figure de brune avenante et grassouillette l'accueillit

Qui sait ?

Les amants vont, fiers et majestueux, vers la claire aube des temps prochains qui leur sourit de sa bienfaisante lumière.

JEAN BLÈME.

MUSÉE DE LA PENSÉE

Nombreux sont encore ceux qui possèdent des villes, des peuples, des nations ; bien peu sont qui se possèdent eux-mêmes.

SÉNÈQUE.

C'est à soi seul qu'il est juste de commander.

VALÈRE MAXIME.

Ce n'est pas le mot inquisition qui nous fait peur, mais la chose même. Or, de quel mot qu'on l'appelle, c'en est bien une effective, et un véritable violément de nos libertés, que de nous traiter comme le clergé le prétend.

PASCAL.

...TOINETTE. — Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN. — Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE. — Oui, pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir !... »

MOLIÈRE.

Je vais me faire pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois. « Mon ami » signifie : « mon esclave ». « Mon cher ami » veut dire : « vous m'êtes plus qu'indifférent ».

Entendez par : « Je vous rendrai heureux » quelque chose comme : « Je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous ».

« Soupez avec moi ce soir » signifie : « Je me moquerai de vous ce soir ».

VOLTAIRE.

Les défauts dont on a la prétention ressemblent à la laideur parée ; on les voit dans tout leur jour.

MME DE SOUZA.

Je n'ai pas besoin de raisonner pour savoir que ma liberté est inviolable... Pour que ma liberté ne fût pas entière, il faudrait qu'on l'eût aliénée pour moi ou que je l'eusse aliénée moi-même : deux suppositions également inadmissibles.

JULES SIMON.

d'un franc sourire. Je ne dirai point pourtant que ses regards n'inspectaient pas un peu curieusement le nouveau venu.

Lui, n'osait pas entrer. Il restait là, tête basse, pressant son feutre de ses deux mains sur le creux de sa poitrine rentrée, et d'un air de stupeur, regardant la flaque d'eau qui tombait de lui et, tout autour, grossissait en mare à vue d'œil. Aplatis par mèches sur son front, sur ses tempes, le long de sa nuque, ses cheveux blancs lui inondaient la face et le cou d'un ruissellement de pluie, qui coulait intarissable comme l'eau d'une source : plaquées dessus avec des minceurs de linges mouillés, ses guenilles moulaient lamentablement l'ossature de son squelette, et les filets d'eau qui en glissaient y ajoutaient des apparences d'efflochures. — Par flacs, de ses souliers crevés, se dégageait une rivière.

— « Pardon, Madame... je vais tout salir... » murmurait-il, sans oser avancer.

— « Salir ! » dit la jolie brune en riant : « parce que vous apportez de l'eau ! Mais c'est avec cela qu'on lave ! »

— « Entrez ! entrez donc ! mon brave homme ! » lui criait le mari du fond de la pièce : « que de façons ! — diable, si vous êtes habitué à aller dans le grand monde, je n'oserai pas vous recevoir moi ! »

Le vieux se décida enfin à entrer, timidement, et il fit quelques pas dans la pièce.

Vieux, de quel âge ? qui l'eût pu dire ? Les années ne marquaient plus sur cette rude

LES HOMMES DE REVOLUTION

(PORTRAITS CONTEMPORAINS).

Il y aura deux fascicules paraisant : un le jeudi et un le dimanche. La première série, formant un magnifique volume, sera complète en cinquante fascicules, dont chacun contiendra un beau portrait, par un dessinateur en renom, et une biographie par MICHEL ZEVACO. Ce sera une Galerie révolutionnaire des plus intéressantes.

Le premier fascicule consacré à JAURÈS paraît ce dimanche 24 décembre.

Jeudi prochain, le numéro consacré à SEBASTIEN FAURE.

Puis, JULES GUESDE.

Puis, ALLEMANE.

Le fascicule : 0 fr. 10 centimes.

L'abonnement pour la série de 50 : 6 francs.

Nous sommes persuadés que tous nos amis réserveront le meilleur accueil à cette intéressante publication.

On peut, dès à présent, s'adresser à l'Administrateur : LOUIS MATHA, 15, rue d'Orsel.

A Lire :

L'AMI DES BÊTES du 1er décembre (numéro 11), dans lequel Mlle Adrienne Neyrat poursuit la vigoureuse campagne qu'elle a entreprise depuis plusieurs mois déjà, contre les abus de la fourrière ; elle dévoile certains actes d'incurie administrative qui sont de véritables crimes. Grâce aux efforts persévérants de l'infatigable directrice de « l'Ami des Bêtes », la transformation radicale de la fourrière peut être aujourd'hui considérée comme un fait accompli.

Le même numéro de « l'Ami des Bêtes » contient une étude de M. Sarcé sur la mésange, cet extraordinaire destructeur d'insectes, une joyeuse et véridique histoire d'un bohème, de son cheval et de son chien, racontée et illustrée par Van Muyden ; une série de récits authentiques sur l'esprit et le cœur des bêtes, une causerie médicale sur l'hygiène des animaux, etc., etc.

« l'Ami des Bêtes », revue mensuelle illustrée. On s'abonne : 31, rue Boissy-d'Anglas, Paris.

peau, fouillée de rides épaisses et dures, immuables : et il leur était bien impossible de décharner davantage cette face, toute saillante en os, creusée aux joues et trouée aux orbites, que surmontait une touffe drue de sourcils blancs, sous lesquels se dérobaient des regards où un reste d'angoisse agonisait en une morne stupidité. Et toute la physionomie, elle aussi, exprimait la passivité d'un désespoir, las d'avoir lutté et, maintenant, ne s'étonnant plus de rien, — résigné à tout. — Il exprimait ce sombre fatalisme des misérables, que les heureux égoïstes leur reprochent comme une sourde menace envieuse aux jouissances d'autrui.

— « Ce n'est pas tout cela, mon brave ! » lui dit le maître de la maison : « Venez vous changer dans ma chambre. Pendant ce temps, la femme fera du feu pour nous réchauffer : nous en avons un crâne besoin ! C'est entendu ? »

— « Va ! » lui répondit la femme, « quand vous redescendrez, tout sera prêt. — La table aussi ? » ajouta-t-elle en échangeant un regard avec son mari.

« Tu es une brave fille, ma femme ! » lui répliqua celui-ci ; et il disparut par la porte, précédant son hôte.

(A suivre.)

AGITATION

PARIS

GRUPE DE PROPAGANDE ANTIMILITARISTE DU FAUBOURG-ANTOINE. — Déclaration. — La nécessité d'une propagande antimilitariste constante s'impose de plus en plus. Ces temps derniers on a abattu quelque peu le prestige des Etats-Majors, ce n'est pas assez ; couverts de boue et d'infamie, les grands manitous empanachés nous gouvernent toujours. Chaque année une génération va s'abrutir dans les casernes, chaque année une partie de cette génération va s'engloutir dans les bagnes militaires, à «Biribi», aux «Cocos», dans les «Ateliers de Travaux Publics», dans les Pénitenciers militaires où les tortures les plus épouvantables sont appliquées : le «Silo», le «Bâillon», la «Crapaudine», les «Poucettes», les «Fers», la «Faim», etc. — où la mort guette l'esclave à chaque instant : par le revolver du chaouch ou par les douze fusils du peloton. Dans les régiments réguliers même, on torture, on tue. La besogne des révolutionnaires se dessine donc formidable, il leur faut éveiller les inconscients, réveiller les endormis, apprendre à ceux qui ne savent pas. C'est pourquoi quelques camarades du Faubourg Antoine ont décidé de fonder un groupe d'«Action», spécialement dirigé contre le militarisme.

L'entrée du groupe est ouverte à tous les révolutionnaires à quelque école qu'ils appartiennent.

La réunion inaugurale aura lieu jeudi 28 décembre, 26, rue Titon, à huit heures et demie très précises du soir.

Un camarade fera une causerie sur la «Nécessité d'une propagande militariste fortement organisée». Le groupe prendra une décision sur la tactique à adopter pour la propagande antimilitariste en général et pour celle à faire dans le Faubourg en particulier. On discutera les termes d'un manifeste à lancer pour la constitution du groupe.

Le Groupe de Propagande antimilitariste du Faubourg Antoine.

PROVINCE

BORDEAUX. — La justice des magistrats. — Condamnation inattendue. — Témoins à décharge insultés avant leur témoignage, par la police. — Un mangeur d'anarchistes. — Propos à méditer.

Le 2 juillet dernier, un vol était commis, vers onze heures et demie du soir, au préjudice de M. Emile Dufey, propriétaire du buffet de la gare du Médoc, demeurant cours Saint-Louis.

Les cambrioleurs surpris dans leur opération par M. Dufey lui-même prirent la fuite, poursuivis par le cambriolé à qui l'amour de la sainte galette donnait des ailes.

Cours Saint-Louis, deux des fuyards (selon, M. Dufey, trois malandrins venaient de faire une inspection de ses richesses, deux des chassés tombèrent, par mégarde, dans les bras de MM. Lachaud et Bachelot, des voisins du dépouillé. Surprise de tous.

Si l'on en croit Dufey et le premier de ces individus, un manoeuvre ayant nom Rolland vint à eux et leur dit : «Lâchez ces deux personnes, comme moi elles courent après les détresseurs !»

Rolland, humain, très doux, faisant partie, d'après dame police, créatrice de malheureux, «de la bande de malfaiteurs que sont les anarchistes», grâce à un sieur Lachaud, était arrêté peu de temps après, en son domicile, 104, rue Notre-Dame, sous le prétexte qu'il était un des trois coquins dont les appartements du buffetier Dufey avaient reçu la visite.

Rolland a travaillé longtemps avec Lachaud aux mêmes endroits, a été au service des mêmes négociants en merrains, a bu des verres avec celui qui a cru devoir le dénoncer.

Rolland est anarchiste, Rolland est un excellent homme, Rolland raisonne, Rolland n'est pas une brute. Lachaud, lui, ne pense à rien, adore ses muscles, est violent, abomine féroce les révolutionnaires libertaires qu'il traite de «bandits» et voudrait voir «crever au bagne».

Lachaud a une langue empoisonnée — et, parce que fort physiquement, se croit digne de l'admiration universelle. Il se trompe. Un dénonciateur est toujours méprisable.

— Jeudi 14 décembre, après cinq mois

d'encellulement, l'infortuné Rolland, victime de l'inconscience de Lachaud, comparait devant la cour d'assises de la Gironde sous l'inculpation de vol avec circonstances plus ou moins aggravantes ou prétendues telles. — Différence de points de vue, voilà tout. Aux penseurs de se mettre d'accord. Quant à nous, notre sentiment sur ce point est un long accès d'ironie.

A l'audience, la femme de l'accusé, Georges Dalème, brave garçon, et un autre bon bougre, travailleurs comme pas un, sont venus affirmer sur la foi du serment qu'à l'heure à laquelle le vol était commis chez M. Dufey, cours Saint-Louis, Rolland l'inculpé était chez lui, en son débit, avec sa compagne, 104, rue Notre-Dame. La preuve était faite de l'innocence de Rolland. Mais avant la déposition des témoins à décharge, la police, par la bouche de quelques-uns de ses représentants, sous l'inadmissible prétexte de renseigner la justice, s'était efforcée de discréditer perfidement les témoignages désintéressés, sincères de Georges Dalème et de l'autre citoyen. «Ces gens-là sont des anarchistes sans doute ; ils viendront affirmer le contraire de la vérité. Pourquoi ajouter foi à leurs paroles», etc., etc. Vous devinez la tactique. Decaux, autre témoin à décharge, demeurant présentement à Paris, n'a pu venir déposer en faveur de Rolland, la police, a prétendu l'accusation, n'ayant pu découvrir son domicile. Surprenant, hein ?

Lachaud, avec une rage contenue, une ardeur pleine d'apreté, un entêtement intelligent, a persisté à maintenir ses dires : — «Oui, c'est Rolland, que je connais depuis douze ans, qui est venu à moi et m'a dit : «Lâche donc mes camarades ; eux et moi tâchons d'arrêter les malfaiteurs !» Nous laissons Lachaud en tête-à-tête avec sa conscience.

M. Dufey, le volé, n'a pas reconnu Rolland. Il a couru après trois détresseurs, le pauvre.

Lachaud, qui a besoin d'aller à l'école du bon sens et de la générosité, a injurié les anarchistes en pleine audience, à la grande joie des chats-fourrés et des imbéciles. L'avocat général a essayé de stigmatiser le parti anarchiste.

Dans la salle des témoins, Lachaud qui flirtait avec orgueil (il n'y avait pas de quoi !) avec la rousse a hurlé :

«Je voudrais que les magistrats envoyassent crever Rolland au bagne !» Dalème, témoin, a entendu ces paroles.

Gloire à Lachaud !

Rolland a été condamné à cinq ans de prison.

Les anarchistes n'ont cure de leurs ennemis.

Que Lachaud lise «La Lime et le Serpent» de la Fontaine.

ANTOINE ANTIGNAC.

—O—

ANGERS. — Le vendredi 15 décembre, Sébastien Faure a donné à Angers une conférence au Cirque sur le sujet suivant : «La croisade du XXe siècle».

La presse cléricale avait en sourdine opéré une pression, une fois les affiches apposées, afin de faire échouer la conférence. Sans l'intervention d'un citoyen de la ville la salle qui avait été promise pour la conférence, aurait été retirée au dernier moment.

La conférence a été donnée devant un nombreux public. Un jeune crétin de l'Université catholique a voulu faire la contradiction, mais tout le succès a été pour Sébastien Faure.

PIERRE ANDRÉ.

COMMUNICATIONS
et Convocations

PARIS

LES EGAUX DU XVII^e. — Invitent très cordialement les jeunes gens à leurs réunions du samedi. Ils invitent aussi les femmes, leurs égales, à prendre part à leurs causeries tout amicales.

En janvier prochain, ouverture de la «Bibliothèque des Egaux», où une permanence sera établie pour faciliter l'étude. Samedi 23 décembre, 25, rue Poncelet, à huit heures et demie, deuxième causerie, par Dubois-Desaulle, sur les «Atrocités de Biribi».

—O—

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION LIBERTAIRE DU XVIII^e ARRONDISSEMENT, provisoirement salle Couderc, 1, rue Léon. — Ven-

dredi 22 décembre, Causerie, par Prost, sur le Congrès socialiste et la question économique.

Vendredi 29 décembre, Causerie, par Dubois-Desaulle, sur les atrocités de «Biribi». (Première causerie).

Dimanche 7 janvier 1900. Soirée familiale. — Causerie, par Louise Réville. — Chants.

Les réunions ont lieu les vendredis et dimanches, à huit heures et demie du soir.

Il n'y aura pas réunion les dimanches 24 et 31 décembre.

Adresser livres, brochures et toutes communications, au camarade Poinçon, 22, rue des Roses.

—O—

Cours d'enseignement antialcoolique de «la Prospérité», pour les adultes des deux sexes: tous les Mardis et Samedis, à 8h.1/2 du soir, à l'Ecole, 3, rue Montgolfier (à côté de l'Ecole Centrale.)

Les cours, faits par des docteurs, sont libres et gratuits.

BANLIEUE

CLICHY-LEVALLOIS. — Les camarades de Courbevoie-Puteaux (dix-septième) sont priés de se réunir le samedi 23 à huit heures, salle Engellerg, 64, rue Vallier, à Levallois, pour se rendre à une réunion électorale. — Urgent.

PROVINCE

GRUPE DES LIBERTAIRE RENNAIS. — La question du Congrès ouvrier international antiparlementaire de 1900 ayant été mise à l'ordre du jour, le groupe a décidé qu'il présenterait à ce Congrès une suite de rapports, conformément au plan suivant des sujets à traiter :

1. La propagande dans les syndicats ;
2. De la grève générale ;
3. Rapports entre le communisme et l'anarchie ;
4. Nécessité de l'établissement d'une fédération communiste et internationale ;
5. La femme dans la société communiste ;
6. Des différentes formes de propagande.

Le groupe désirerait entrer en communication sur ces sujets avec les autres groupes, afin de pouvoir débarrasser le terrain de la discussion et de faciliter ainsi la besogne du Congrès.

Adresser les correspondances au secrétaire : Renault, 3, rue Quinseux, Rennes.

—O—

AMIENS. — Ce pays où les salaires sont si bas, la misère si grande fit montre d'un esprit de révolte, étouffé hélas par l'apreté de la vie. Les esclaves du salariat trop souvent affamés n'ont plus l'énergie révolutionnaire d'antan ; cependant toute volonté n'est pas morte, les énergies ensommeillées secoueront un jour leur torpeur et se montreront vivaces et décidées.

Aussi il appartient aux camarades amiénois d'agir en conséquence ; qu'ils se remuent, qu'ils agissent, qu'ils viennent au groupe apporter leurs lumières, leurs conceptions et que tous les efforts concentrés fassent renaître à Amiens le mouvement libérateur, la Révolution.

Tous les samedis ont lieu au «Cent de Piquet» les réunions du groupe d'études auxquelles sont conviés tous ceux qui veulent se rendre compte de la marche des idées.

—O—

Reçu pour le «Libertaire»

De Nîmes :	
Milhaud	1 »
Deux lecteurs ensemble.....	1 »
Un ami du peuple.....	1 »
C. S.....	1 »
Le poète des abeilles.....	1 »
Roux	1 »
Soulier	1 »
De Marseille, par 2 N.....	2 »

PETITE CORRESPONDANCE

Duhamel est prié de donner son adresse au «Libertaire» pour commande de livres.

Georges Giros, 17, rue Castagnary, à Paris, demande l'adresse de François Boucher.

B B... rue Lévis. — N'entends guère l'italien, mais vous ai tout de même compris. Merci de votre sympathie. — R. D.

Z... au Bazois. — Reçu bonnes lettres. Vous écrirai par M..., mais ne pouvez-vous pas me donner adresse directe ? — A bientôt. Serai à Cl. dans quelques jours. Toute amitié. — R. D.

L'imprimeur-gérant : GRANDIDIER
17, Faubourg Montmartre